tatis) n'ont rien à voir avec la sentence de Cassien à laquelle ils sont liés (*Inst.*, V, 4, 2), mais représentent la définition de l'envie, sujet du chapitre suivant. Le verbe *contempnit*, sur lequel s'ouvre XIII, XIV, 10, appartient à l'extrait de Jérôme qui précède : le reste du passage fait un tout avec XIII, XIV, 11, à condition de ne pas corriger le texte du manuscrit et de lire : *Pulchre seniores nostri naturam cinodoxie (— doxiam Simpson) in modum cepe bulborumque describunt...* (= Cassien, *Inst.*, XI, 5). Au lieu de livrer d'emblée au public une édition qui se veut définitive, il aurait été sage de faire circuler un texte provisoire, sous une présentation plus modeste.

Néanmoins, à condition de garder sans cesse son attention en éveil, la lecture du *Collectaneum Miscellaneum* apporte quantité d'informations nouvelles, à l'historien de la littérature comme à celui des textes et des bibliothèques. L'aphorisme *Veritati seueritas insita est* (VIII, VII, 10) fournit peut-être la solution de l'énigme du *Carmen*, II, 64 de Sedulius Scottus (reproduire en LXVIII, 37) ; XIII, I, 27 est la source du *Carmen*, II, 55, 12 (*erustans mendas fumigerosque globos*) ; XIII, v. 19 (*Bonus orator est Lieus* [*Lienis* falso Simpson]) est commenté dans le *Carmen*, II, 58, 17-18. Les extraits cités sous le nom de Pierre (XIII, I, 33 et XXVIII, 3-4) proviennent des *Recognitiones* du Pseudo-Clément. Sedulius lisait le *De unitate ecclesiae* de Cyprien sous le nom d'Augustin (XLIX), le *De sobrietate et castitate* (*C. P. L.*, 374) sous celui de Jérôme (XIII, v. 3 et 18). Il connaissait une collection d'homélies attribuées à Fauste de Riez (XIII, XXIX, 20 et XXXI ; 4 : XVII, 7) et disposait d'une copie du *Contra Gaudentium*, dans un corpus tout à fait exceptionnel des œuvres de saint Augustin (XXXIX et LXXVII). J'ai cherché longtemps à quoi pouvait renvoyer la mention *Galen in Ecclesiam* (XVII, 3-6), avant de découvrir qu'il s'agissait d'une mélecture d'abréviation pour *SALE (mon) in ECCLESI (astem)*. Mais d'autres mystères attendent toujours d'être expliqués : je serais par exemple fort curieux de savoir à quoi renvoient les textes XVIII, 15 et 17, LX, 7, placés respectivement sous les noms de « Iustinus », de « Baruc » et d' « Innocentius papa ad Tolosanos ».

François DOLBEAU.

Éditions diverses.

J. C. MCKEOWN, *Ovid : Amores, Text, Prolegomena and Commentary* in four volumes, *Volume II, A Commentary on Book one* : Trowbridge, 1989, 421 pages.

Ce volume, qui est le deuxième d'une série de quatre livres consacrés aux *Amores* (le premier, paru en 1987, proposait une introduction générale), présente un commentaire du livre I. Il s'ouvre sur une énumération des éditions et commentaires utilisés, suivie d'une longue liste des ouvrages cités au fil du commentaire (relevons toutefois l'absence du livre de P. VEYNE sur l'élégie érotique romaine ou celle d'une des meilleures contributions à l'étude de l'élégie ovidienne, *L'arte di farsi amare, Modelli culturali e progetto didascalico nell'elegia ovidiana* de M. LABATE). L'explication de chaque élégie est précédée de références bibliographiques, d'un plan du poème et d'une introduction replaçant le texte, avec beaucoup de pertinence, dans la tradition littéraire grecque et latine ; cette vue générale du poème est suivie de remarques, vers à vers, qui portent sur les difficultés grammaticales, les choix opérés dans les manuscrits, le vocabulaire, les effets stylistiques, les allitérations et les assonances, les textes qui éclairent la pensée de l'auteur ou la forme qu'il a choisie, les rapprochements avec d'autres poètes, qui s'inspirent des *Amores*, le traitement des motifs dans le reste de l'œuvre ovidienne.

L'ensemble est dans la ligne du premier volume : riche, précis, documenté, et constitue donc un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent aux *Amores*, à Ovide et à la poésie augustéenne.

Jacqueline FABRE.

HORACIO, *Odas*. Introducción, cronología, bibliografía, notas y traducción de Jaume JUAN (colección « Erasmo », textos bilingües) : Barcelone, Bosch, 1987, 344 pages.

Tout, sauf une édition critique : l'absence d'apparat et la bibliographie réduite définissent les ambitions limitées de ce « texte bilingue ». Une présentation rapide du poète et de son œuvre, quelques remarques générales sur les thèmes, le style et la métrique des *Odes* (rien d'imprévu) ne sauraient tenir lieu de commentaire, non plus que les notes infra-paginales, presque uniquement explicatives et d'un caractère scolaire. La notice consacrée à chaque pièce — l'auteur s'y réfère parfois aux commentateurs chevronnés d'Horace — et l'analyse-résumé des poèmes pris un par un peuvent fournir aux étudiants hispanophones d'utiles points de repère. On trouvera quelques suggestions plus personnelles pour l'interprétation des Odes I, 16; 28-II, 7; 9; 12-III, 17; 9.

Luc DURET.

C. GIULIO IGINO, *L'Astronomia*, introduzione, testo e traduzione a cura di Mariagrazia F. VITOBELLO, Adriatica editrice : Bari, 1988, XXXII-231 pages, 16 planches, 28 000 lires.

Hygin appartient à ces auteurs anciens auxquels, selon G. PASQUALI, nous demandons « des informations et rien d'autre ». Il ne faut rechercher ni valeur artistique ni pensée élevée dans l'*Astronomie*, mais les notions utiles à l'intelligence du monde et à la connaissance du ciel qu'un Romain cultivé devait posséder, dès l'époque augustéenne : le lecteur moderne, qui n'est pas toujours préparé à aborder la culture scientifique des Anciens, attend des textes accessibles et l'aide d'une traduction : c'est manifestement la raison d'être de cette édition destinée à un large public. L'ouvrage n'a pas de prétention scientifique : présentation sommaire de l'œuvre, aucune indication sur la tradition manuscrite (M. VITOBELLO renvoie aux travaux de G. VIRÉ), pas d'apparat critique, aucun schéma pour expliquer les notions de cosmographie, aucune note explicative : il s'agit simplement de faciliter la lecture d'Hygin en fournissant le texte, accompagné de la première traduction en italien et de 16 planches empruntées à l'édition d'A. VAN STAVEREN (1742). De plus, survenant cinq ans après l'édition procurée par A. LE BOEUFFLE à la C. U. F., ce travail en est largement tributaire; convaincue, comme l'éditeur français, que ce manuel est l'œuvre du bibliothécaire d'Auguste, M. VITOBELLO s'attache surtout à identifier, dans l'introduction, le dédicataire de l'œuvre, M. Fabius, avec le grand-père de Quintilien. Le texte adopté ne diffère de l'édition française qu'en trente-cinq passages, signalés dans l'introduction, où le texte des manuscrits (lesquels ?) est préféré, sans les crochets introduits par A. LE BOEUFLE. Cela ne va pas sans mécomptes : au paragraphe I, 6, 2, le texte se révèle identique à celui de l'édition française et la suppression des crochets concerne un autre relatif dans le même passage; la typographie est souvent défectueuse : ligne répétée d'une page sur l'autre, des fautes corrigées à la main ou non (p. XIV, *virigiliani, erores...*), une traduction qui va parfois au contresens (p. 19, c'est l'écliptique et non le tropique d'été qui traverse le Cancer, le Lion et la Vierge), tout cela dépare

l'ouvrage : résultat injuste, et pour le public, qui, même large, a droit à l'exactitude, et pour le travail fourni par l'éditrice.

J.-H. ABRY.

TACITVS, *Annals IV*, edited with translation and commentary by D. C. A. SHOTTER : Aris & Phillips Ltd., Teddington House, Warminster, 1989, XVII-206 pages.

D. C. A. SHOTTER est bien connu pour ses nombreux travaux sur l'histoire des débuts du principat et sur les œuvres historiques de Tacite. Cet ouvrage se situe tout naturellement dans cet ensemble. Avec le livre IV des *Annales* commence le récit de la deuxième partie du règne de Tibère ; il s'ouvre avec l'entrée en scène de Séjan et la mort de Drusus (23 ap. J.-C) ; il est marqué par divers procès et par la rivalité, qu'attise Séjan, entre Tibère et Agrippine I, veuve de Germanicus ; à la fin, c'est le départ de Tibère pour la Campanie et le début de la retraite définitive de l'empereur à Capri : « Ce livre marque la période du règne de Tibère où celui-ci s'éloigne de plus en plus de la *uetus res publica* » souligne D. C. .A. SHOTTER dans son introduction (p. 31). Dans celle-ci, l'auteur rappelle brièvement les données essentielles de la biographie de Tacite, puis celles qui sont relatives aux *Annales*, en insistant plus particulièrement sur les spécificités du style et sur celles des discours. Vient ensuite une présentation des protagonistes du livre IV : Tibère, la famille de Germanicus, tout particulièrement Agrippine, Séjan. Examinant le problème des sources, D. C. A. SHOTTER, tout en rappelant les données générales de cette question, insiste sur l'importance particulière des *Acta Senatus* « la source principale pour la compréhension de la forme et du caractère du principat » (p. 109).

Le texte latin est celui de C. D. FISHER dans les Oxford Classical Texts series (1906). Je crois y avoir relevé quatre fautes d'impression : 6, 6, lire *fatigabatur* et non *fatigabantur* ; 25, 2, *cito agmine* (*cito agmini*) ; 74, 6, *noctem ac diem* (*noctem ad diem*) ; en 63, 3, omission entre *patuere* et *domus* de *procerum*, présent dans la traduction. Je suis mal qualifié pour juger du texte anglais. Il m'a semblé saisir un heureux effort pour échapper à l'aspect conventionnel et compassé de trop de traductions, même récentes, mais, en contrepartie, une tendance un peu excessive à pousser jusqu'à une amorce de commentaire. Quelques exemples : en 13, 1, *preces sociorum* est bien rendu par « provincial petitions » ; en 21, 1, *feroci* l'est également par « always ready to speak his mind », bien qu'on puisse penser que six mots pour un seul, c'est beaucoup ; en 3, 4, *municipali adulterio* rendu par « a small town Romeo » m'a paru une heureuse trouvaille, mais certains penseront peut-être que là aussi, la traduction prend une certaine liberté avec le texte.

Le commentaire est clair, équilibré, et répond assez exactement à toutes les questions, stylistiques aussi bien qu'historiques, que soulève le texte. Une seule réserve. Le livre comporte une bibliographie de 155 titres, mais, suivant une tendance assez fâcheusement répandue dans les publications d'outre-Manche, presque exclusivement britannique. Pour ne donner que quelques exemples, le nom de E. COURBAUD n'y apparaît point, celui de I. BORSZÁK pour un seul article ; celui de E. PARATORE est également absent, donc pas de mention de sa monographie *De libro IV Annalium Taciti* (Rome, 1967) ; cela discrédite quelque peu, à mon sens, un travail qui ne manque pourtant pas de qualités. Ne serait-il pas temps que nos confrères britanniques s'aperçoivent enfin que la Grande-Bretagne n'est (presque) plus une île ?

J. HELLEGOUARC'H.

P. CORNELIVS TACITVS, *Germania*, interpretiert, herausgegeben, übertragen, kommentiert und mit einer Bibliographie versehen, von Allan A. LUND (Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern) : Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1988, 283 pages, 24 pl. h. t.

Dans une copieuse introduction de soixante-neuf pages, l'auteur explique et justifie son entreprise. Il y a déjà, écrit-il, des commentaires de la *Germanie* plus qu'en suffisance, mais la nouveauté de celui-ci est de replacer pleinement l'ouvrage dans son contexte historique et archéologique. Rappelant que c'est la seule monographie ethnographique qui nous soit parvenue de l'Antiquité, il cherche à savoir comment elle a été perçue et comprise par les contemporains de Tacite. Après une présentation des aspects essentiels du traité et de sa composition, A. A. LUND insiste sur deux points : la part des clichés et des traits conventionnels propres à ce genre de développement, ce qui explique les contradictions que l'on constate avec les résultats des fouilles archéologiques, puis les ressemblances et les différences qu'il présente par rapport aux travaux analogues d'aujourd'hui. Il met en avant l'idée que plusieurs aspects de l'ouvrage s'expliquent par le fait que la *Germanie* serait présentée comme un monde inversé (*mundus inuersus*) par rapport au monde romain. Il fait enfin le point sur la question des sources, en distinguant entre les sources littéraires, particulièrement celles qui développent des clichés et des *topoi*, et les éléments d'information ethnographique, mais sans arriver au terme de cette revue à des conclusions précises.

Vient ensuite, faisant face à une traduction allemande sur la page de droite, le texte latin du traité, qui est celui de l'édition E. KOESTERMANN (Leipzig[3], Teubner, 1970), mais auquel est apporté un total de soixante-trois corrections, dont la liste est donnée p. 243-246. Certaines d'entre elles, qui s'appuient sur les conceptions ethnographiques que A. A. LUND croit déceler dans l'ouvrage de Tacite, sont commentées et justifiées à la fin de l'introduction (p. 56-69). Elles sont généralement reprises — et cela ne va pas sans double emploi — avec les autres dans le commentaire. Souvent intéressantes, voire séduisantes, elles présentent cependant à mon avis l'inconvénient d'être trop systématiques et de paraître souvent gratuites, laissant parfois de côté l'aspect paléographique. Par exemple, je ne vois pas pourquoi, en 16, 3, *hiemi*, reçu par beaucoup d'éditeurs, ne pourrait être maintenu : ne s'agit-il pas là d'un datif de destination (« en vue de l'hiver ») ? En 29, 3, la substitution de *desertos* à *decumates* me semble fantaisiste ; en 31, 1, la défense de *in aliis* au lieu de *et aliis* ne me convainc pas, de même que me semble douteuse la raison donnée du remplacement de *aut uno flexu* par *et uno flexu*. Je suis en revanche plus convaincu par la proposition de substituer *utilitate* à *uilitate* en 6, 2 ; en 23, 1, la suggestion de lire *fermento* au lieu de *frumento* est tout à fait intéressante en même temps que paléographiquement très explicable ; en 25, 1, la leçon *ceterum seruis* (ou même *serui*) au lieu de *ceteris seruis* me paraît également digne d'être prise en considération. Je crois inutile d'insister, tout cela étant bien sûr avant tout affaire d'impression personnelle.

Le commentaire, qui s'étend sur 135 pages (p. 108-242) est très riche ; il satisfera tous ceux qui s'intéressent à l'ethnographie de la Germanie antique. On peut cependant regretter que, privilégiant fort légitimement cet aspect du traité de Tacite, il laisse trop facilement de côté d'autres questions qui ne sont pas sans intérêt. Par exemple, en 7, 1, les couples *nobilitas-uirtus* et *potestas-imperium* auraient demandé des précisions d'ordre sémantique qui n'apparaissent pas ; en 10, 2, il aurait été bon d'exposer la différence entre *rex* et *princeps ciuitatis*. D'autre part, les utilisateurs de l'ouvrage, qui ont quelque peine à identifier les nombreux

peuples dont il est question, surtout dans la dernière partie du traité, auraient aimé trouver autre chose qu'un renvoi au *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*. L'ouvrage est complété par une bibliographie de 1078 titres, qui m'a paru quelque peu « monstrueuse », et est illustré de 24 planches hors texte. La présentation est presque totalement impeccable, mais p. 61 (l. 4), corriger 22, 1 en 21, 2; p. 214 (17e l. à partir du bas), *quidem* en *quidam*; p. 272, lire *Piganiol* et non *Piganol*; p. 282 (3e l. à partir de la fin), l'*Année* : j'ai lu avec surprise, p. 53, que Virgile est mort en 10 après J.-C. (*sic*).

Bref, c'est presque l'œuvre de toute une vie que nous présente A. A. LUND, qui l'a préparée et accompagnée par une trentaine d'articles s'étendant sur près de 20 ans. On ne peut qu'être confondu devant tant d'érudition et de science; on admirera sans réserve cette inégalable contribution à la connaissance des aspects ethnographiques de la monographie de Tacite; il est seulement dommage qu'obsédé en quelque sorte par son sujet, il n'ait pas su échapper à une évidente démesure, à un manque d'équilibre dont la conséquence est que ceux qui étudieront la *Germanie*, noyés dans cet océan de connaissances, ne pourront cependant pas se contenter de ce volumineux ouvrage pour recevoir tous les éclaircissements que nécessite le texte.

J. HELLEGOUARC'H.

C. DI GIOVINE, Flori, *Carmina* : Bologne, Pàtron, 1988, 166 pages.

Une très érudite et très complète introduction de 72 pages informe le lecteur de tous les problèmes qui se posent à propos des *carmina* attribués à Florus. Les trois poètes de ce nom : 1. l'ami d'Hadrien, cité par l'*Histoire Auguste*, auquel semble se référer Charisius; 2. Celui du *codex Salmasianus* (5 hexamètres); 3. l'auteur de 26 tétramètres trochaïques catalectiques — 2 et 3 figurent dans l'*Anthologie latine* — sont-ils identifiables à (4) l'auteur de l'*Epitoma de Tito Livio* (titre tout à fait inexact des manuscrits : nous avons préféré *Tableau de l'histoire du peuple romain*) et du (5) *Vergilius orator an poeta*? Que les cinq auteurs puissent être un seul et même homme, GIOVINE l'accepte, après une longue et passionnante discussion, ou, du moins, voit là, comme nous, une très vraisemblable hypothèse. De même, en ce qui concerne la date (première moitié du IIe siècle de notre ère). En revanche — c'est aussi notre avis — on ne saurait attribuer à notre Florus le *Peruigilium Veneris*, certainement beaucoup plus tardif.

Du commentaire, très riche et touchant à tous les aspects (historique, stylistique, linguistique, métrique, etc.), multipliant les comparaisons avec d'autres textes latins, nous retiendrons celui des pages 108-110, à propos du poème VI (édition de la C. U. F.), vers 4 : *crescit arbor, gliscit ardor : ramus implet litteras*. Il ne faut pas traduire, comme nous l'avons fait — et nous confessons volontiers notre erreur : « mais le bois, lui, remplit les lettres », en aggravant notre cas par une note : « c'est-à-dire les efface », mais bien : « le bois, lui, fait grandir les lettres ». Les nombreux rapprochements — il s'agit d'un « topos » — notamment avec Virgile, *Églogues*, 10, 53-54, établis par GIOVINE sont convaincants : aux textes cités, Giovine aurait pu ajouter Ronsard, *Sonnets à Hélène*, II, 8 : « J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours / qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle ». Avouons que, comme STEINMETZ qui nous a plus ou moins suivi à tort (« Wie der Baum wächst, wächst die Liebe. Doch sein Holz vermischt die Schrift »), nous nous étions laissé tenter — bravant toutes les lois de la botanique — par la pointe finale (imaginaire) que notre traduction mettait en valeur...

Aux pages 127-150, le lecteur trouvera en appendice le texte, suivi, lui aussi,

d'un riche commentaire, des poèmes *De rosis* — 84 à 86 — de l'*Anthologie* de RIESE : leur attribution à Florus ne saurait être soutenue. Bref, une étude remarquable et qu'on ne pourra désormais se dispenser de consulter.

Paul JAL.

Œuvres de saint Augustin, 6e série, t. 46 B, *Lettres 1*-29**, nouv. éd. du texte critique par Johannes DIVJAK, trad. et commentaire par divers auteurs : Paris, Études augustiniennes, 1987, 666 pages.

Cette collection comporte vingt-huit lettres rédigées par Augustin : *Epist.*, 1*, 1 A*, 2*-10*, 13*-23* (la fin manque), 23 A* (le début manque), 24*-26*, 28*-29*, deux lettres de l'espagnol Consentius à Augustin : *Epist.*, 11*-12*, enfin une lettre que Jérôme a adressée vers 391-392 à Aurelius de Carthage : *Epist.*, 27*. Découverte par Johannes DIVJAK dans les manuscrits Paris, *Bibl. nat.*, lat. 16861 (XIIe s.) et Marseille, *Bibl. mun.*, 209 (XVe s.), cette série de textes (sauf *Epist.*, 1 A* éditée naguère par C. LAMBOT) a été publiée pour la première fois à Vienne en 1981 (*C. S. E. L.*, vol. 88), puis elle a fait l'objet d'un Colloque tenu à Paris en 1982 : *Les lettres de saint Augustin découvertes par Johannes DIVJAK*, et rapidement de diverses études et commentaires. Dans cette nouvelle édition, J. DIVJAK présente un texte revisé à la lumière des observations et suggestions qu'il a soigneusement recueillies avec un sens critique averti, et quatorze auteurs (liste p. 6; cf. *Revue des Études augustiniennes*, 33, 1987, p. 337) ont traduit en français chacune des lettres en expliquant plus ou moins longuement les passages difficiles dans les *Notes complémentaires* (p. 421-580). Le volume se termine par une *Table des références* : Écriture sainte, Augustin, Auteurs et textes anciens (p. 583-597), un *Index nominum* (p. 599-603) et un *Index uerborum* (p. 605-661).

Ce recueil de lettres résulte très probablement d'un tri effectué par Augustin lui-même pour retirer des dossiers de sa correspondance des lettres qui traitaient d'affaires particulières et qui présentaient un intérêt théologique et spirituel assez mince. Une copie de ce recueil est parvenue à une époque ancienne en Italie et a été consultée entre le Ve et le XIIe siècle au moins à trois reprises : 1) Vers la fin du VIIe ou au début du VIIIe siècle, en Italie du Nord, par le rédacteur anonyme de la collection *Pro causa injustae excommunicationis*, qui a transcrit un paragraphe de l'*Epist.*, 1*; 2) avant la fin du XIe siècle, en Italie du Nord, par un « copiste attentif », qui a placé l'*Epist.*, 1 A* en tête d'un exemplaire du *De ciu. Dei*; 3) au XIe ou au début du XIIe siècle, par un scribe qui a entièrement copié le recueil à la suite d'une « édition médiévale » de la correspondance d'Augustin, constituant de cette manière le modèle dont dérivent de façon indépendante les deux manuscrits de Paris et de Marseille. Ce modèle du XIe/XIIe siècle est l'*archetypus* du stemma proposé par DIVJAK (p. 26); en ce qui concerne les « lettres nouvelles », une seule copie ancienne probablement sépare cet *archetypus* du recueil original constitué à Hippone.

L'éditeur fait allusion (p. 27) à des discussions sur son rôle dans la restitution du texte : tout en louant sa modération et sa prudence habituelles, j'ai tendance à penser comme « certains traducteurs » qu'il est parfois « allé trop loin » : par exemple R. BRAUN (*Epist.*, 2*) s'est appliqué avec succès à conserver le texte des manuscrits; cf. *Epist.*, 3*, p. 101, note 7.

En raison du caractère technique des sujets traités, et des situations particulières auxquelles elles font allusion, ces lettres étaient difficiles à traduire. L'équipe qui a mené à bien cette entreprise mérite la gratitude des lecteurs : les traductions sont littérales, mais l'élégance ne fait pas défaut, tout spécialement, à mon avis,

dans celles qui sont signées M.-L. AMADEI (*Epist.*, 1* et 29*). Cependant, la traduction des « adresses » aurait pu être davantage uniformisée, ce qui aurait permis d'éviter, par exemple, la coordination d'un adjectif avec une relative (*Epist.*, 24*), ou de répéter *au* (*Epist.*, 27*), ou d'ajouter un possessif (*Epist.*, 28*). — La traduction de *Epist.*, 10*, lignes 39-45 pourrait être : « En outre, cette foule de marchands a tant fait croître l'insolence (*ita insoleuit*) d'une foule de pillards et de ravisseurs, que des troupes vociférantes, à l'accoutrement terrifiant de soldats ou de barbares (*et... perhibeantur inuadere et... abducere*) envahissent, à ce qu'on rapporte, des régions rurales où les habitants sont peu nombreux et enlèvent de force ceux qu'ils comptent vendre à ces marchands. »

Les notes complémentaires, indispensables, ne livrent pas toujours de premier abord le renseignement utile (la date d'une lettre, par exemple), que le lecteur doit découvrir au terme d'un ample exposé, qui tient davantage de la dissertation que de la note. Parfois il est difficile d'accorder les commentaires de deux auteurs : par exemple, ceux de M. MOREAU et de J. WANKENNE sur la date des lettres 11* et 12*. Ailleurs la complexité des hypothèses laisse perplexe : à propos de la lettre 4*, pour expliquer l'envoi à Augustin par Cyrille d'Alexandrie des Actes du concile de Diospolis demandés à Jean de Jérusalem, j'ai naguère proposé (à la suite de DIVJAK) une hypothèse fondée sur les seules données disponibles; Y.-M. DUVAL déclare cette explication « plausible et invérifiable » (p. 433), mais ne la retient pas et en propose d'autres, « sans beaucoup plus de sécurité », qui accordent à Jérôme un rôle essentiel, alors que ni la lettre 4*, ni les documents en relation avec elle, ne font la moindre allusion au moine de Bethléem. Dans certains cas les solutions proposées paraissent peu sûres : j'ai indiqué que la lettre 4* avait été composée en 417, en supposant à tort sans aucun doute que son porteur Justus avait aussi transmis à Augustin les Actes de Diospolis; Y.-M. DUVAL propose une explication plus simple et meilleure (p. 435-436), mais conserve à tort la date de 417 (p. 436). La lettre 4*, comme la lettre 6*, selon la démonstration de M.-F. BERROUARD, date de 420 ou 421.

Ces remarques n'enlèvent rien à la richesse extraordinaire de ce volume, grâce auquel nous connaissons mieux l'action pastorale de saint Augustin : son implication dans des affaires compliquées, son désir d'éviter les procès et les poursuites trop longues, sa préférence pour les châtiments moins sévères, sa responsabilité souvent engagée, sa volonté d'accroître la communauté catholique et d'en sauvegarder la réputation. Les historiens doivent maintenant intégrer dans l'image déjà complexe qu'ils nous donnent de saint Augustin, maître à penser de l'Occident médiéval, les traits concrets que nous livrent ces quelques lettres, dont la tardive (mais heureuse) découverte ne doit pas diminuer l'importance.

Jean-Paul BOUHOT.

Le Parafrasi bizantine del ΠΕΡΙ ΚΑΤΑΡΧΩΝ di MASSIMO. Introduzione, testo critico, traduzione e note di commento linguistico-filologico a cura di Paola RADICI COLACE, con nota di presentazione di Enrico LIVREA, Edizioni Dr. Antonino Sfameni : Messina, 1988, 175 pages.

On serait tenté à première vue de se demander en quoi un latiniste pourrait bien être intéressé par une œuvre écrite en grec à l'époque byzantine. Mais ce serait oublier d'abord le rôle historique joué par l'auteur du modèle de cette paraphrase, Maximos d'Éphèse, qui fut le précepteur de l'empereur Julien; et ensuite l'importance socio-culturelle de cette branche de l'astrologie antique, parallèle à la généthlialogie (horoscopes de naissances), celle des initiatives,

καταρχαί (*electiones*), attestée non seulement dans les ouvrages techniques des astrologues, mais aussi dans toute la littérature : par exemple, Pétrone, *Sat.*, 30, 4; Pline, *N. H.*, 29, 9; Juvénal, *Sat.*, 6, 571-591; Apul., *Met.*, 2, 12; Amm. Marc., 28, 4, 24; etc.

Les hexamètres ardus du Περὶ Καταρχῶν de Maximos ont donné lieu à des paraphrases en prose qui ont connu une énorme diffusion. Ce qui l'atteste notamment, c'est l'abondance des manuscrits; en 1877, le précédent éditeur, A. LUDWICH, ne s'était servi que d'un seul, le *Laurentianus graecus* 28.34 (M), du XI^e^ siècle; la nouvelle éditrice en a recensé une vingtaine, dont elle établit soigneusement le stemma. Cette recension plus approfondie constitue le thème principal de l'introduction, qui situe aussi l'œuvre dans son contexte culturel. La paraphrase I (la plus longue, la seconde ne comportant que deux pages) se développe en douze sections qui correspondent aux sujets traditionnels dans toutes les consultations astrologiques : naissance, achat d'esclaves, navigation et commerce, voyages, mariage, maladies, interventions chirurgicales, fugues d'esclaves, éducation des enfants, agriculture, captivité, vols. Dans chacune des sections est indiquée l'influence de la Lune selon le signe zodiacal où elle séjourne. Car le fondement originel de l'œuvre de Maximos était une théologie lunaire, qui faisait pendant avec le culte solaire professé par Julien.

P. R. COLACE est la première à donner une traduction italienne de cette paraphrase. A l'apparat critique s'ajoutent quelques notes qui le plus souvent servent à justifier le choix de telle leçon. Trois *Indices* complètent l'ouvrage. On regrettera seulement quelques lacunes dans la bibliographie : on est étonné, par exemple, de n'y trouver aucune allusion aux nombreux travaux de W. HÜBNER sur l'astrologie antique. Mais, dans l'ensemble, cette édition consciencieuse représente une contribution fort utile à une meilleure connaissance d'un aspect non négligeable de la culture antique et de ses prolongements jusqu'à l'époque byzantine; il reste à souhaiter qu'après avoir débroussaillé patiemment le terrain, P. R. COLACE, riche de son expérience acquise en ce domaine, accède à l'œuvre essentielle, le poème de Maximos d'Éphèse.

André LE BOEUFFLE.

Le livre des XXIV Philosophes, traduit du latin, édité et annoté par Françoise HUDRY, archiviste-paléographe, ingénieur de recherche au C. N. R. S. Ouvrage publié avec le concours du Centre national des Lettres, Postface de Marc RICHIR (Collection Krisis, Jérôme MILLON) : Grenoble, 1989, 224 pages.

La formule « Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part », qui chez Pascal sera appliquée au monde visible, apparaît pour la première fois dans un texte anonyme du début du XIII^e^ siècle que Maître Eckart baptisera *Liber XXIV philosophorum*; c'est un recueil de vingt-quatre définitions de Dieu (celle qui vient d'être citée étant la 2^e^) précédées d'un bref prologue, et suivies chacune d'un (parfois de 2) commentaire(s); définitions et commentaires sont de deux auteurs différents comme le montre leur style. M^lle^ HUDRY distingue de la version commune, représentée par une vingtaine de manuscrits et éditée en 1928 par Bäumker, une version qui lui paraît plus ancienne, attestée par un manuscrit de Laon (= *L*) qu'elle édite aujourd'hui. Dans sa très savante Introduction, remontant à la recherche des sources elle aboutit à un dialogue perdu de la jeunesse d'Aristote, le *De Philosophia*, dont parle Cic. *Nat.*, 1, 13, 33, auquel ferait allusion la formule de saint Augustin sur les *libri Platonicorum* (*Conf.*, 7, 9, 13, à comprendre comme : « des livres parmi les *Platonici* (scil. *libri*) », ouvrages

exotériques de la jeunesse d'Aristote) et qu'Albert le Grand désignerait conjointement avec le *Liber de causis* dans un passage de son *Epistola de principio uniuersi*. Comme ces ouvrages d'Aristote avaient fait naître au début du XIII[e] siècle l'hérésie panthéiste d'Amaury de Bène leur lecture fut progressivement interdite[1]; y feraient allusion aussi Alexandre de Nequam vers 1200 et Roger Bacon en 1267. Les 24 définitions en seraient des extraits traduits. Ainsi Aristote aurait joué un rôle important dans le passage d'une acception négative à une acception positive de l'idée d'infini à l'intérieur du développement de la théologie chrétienne. Séduisante, neuve, cette thèse est-elle convaincante? Les objections et les questions se présentent nombreuses. En voici quelques-unes. L'interprétation du passage d'Augustin, justifiée par des rapprochements avec Porphyre et Plutarque, n'apparaît pas suffisamment argumentée pour s'imposer. P. 60 « le mot de *lettre* conviendrait au *De Philosophia*, dialogue destiné à circuler dans le public »; un dialogue qui est une lettre? P. 69, n. 18 : est-ce Dieu ou le monde qu'Aristote aurait dit « infini »? Le texte latin ni sa traduction ne sont à l'abri du doute. P. 85 : dans le *Prologue* la version commune dit des 24 philosophes réunis : *datis induciis et tempore iterum veniendi statuto*, « s'étant accordé un délai et ayant fixé une date pour une nouvelle réunion »; la leçon de *L*, *iudiciis*, apparaît plutôt comme une faute que comme le texte premier. P. 89 : pourquoi rendre *unitate... binario... ternario...* par « unité... son double... du réfléchi... »? P. 104 : version commune : *Deus est quo nihil melius potest excogitari* « Dieu est ce que l'on peut se représenter de meilleur »; version de *L* : *Deus est quo nullus melius potest excogitari*; M[lle] HUDRY : « *nullus*, désignant une personne, semble ici plus approprié que *nihil* » — mais alors comment expliquer *melius* au lieu de *melior*? P. 93 : « le centre » (qui est un point) *nullam habens in communia dimensionem* est traduit : puisqu'il n'a aucune dimension pour les notions communes »; *in communia* paraît plutôt signifier : « en général », tout comme le classique *in commune*. P. 119, *L* donne : *Deus est soli presens quicquid cuius temporis est*; M[lle] HUDRY : « il faut ou bien rétablir *solum* ou bien, comme la version commune, lire *cui soli*, mais la construction *quicquid cuius* est alors incorrecte »; choisissant la 1[re] solution, elle traduit : « Dieu est le présent seul de tout ce qui appartient au temps »; quant au *quicquid cuius* il en était dit (p. 19) qu'il « représente le génitif inusité de *quicquid* et le nominatif de *cuius* », ce qui reste énigmatique; il me semble nécessaire d'adopter la version commune, de considérer *cuius* comme un adjectif indéfini (après *quicquid* comme après *si*, *nisi*, etc.) et de comprendre : « Dieu est le seul pour qui est présent tout ce qui appartient à un temps quelconque ». On saluera l'érudition et le courage de M[lle] HUDRY devant ce texte très difficile.

Jacques CHOMARAT.

Diarium Vadstenense. The Memorial Book of Vadstena Abbey. A Critical Edition with an Introduction by CLAES GEJROT (Acta Universitatis Stockholmiensis. Studia Latina Stockholmiensia, XXXIII) : Stockholm, 1988, 395 pages.

L'ouvrage est une édition critique du *Diarium Vadstenense*, journal latin écrit par des moines de l'abbaye de Vadstena (Suède) vers la fin du Moyen Âge (environ 1392-1545). Le texte est accompagné de références aux sources et d'un apparat critique. Il est précédé d'une description des deux manuscrits du *Diarium Vadstenense, Codex Upsalensis* C 89 et *Codex Upsalensis* C 92, ainsi que d'une discussion sur leur dépendance. L'éditeur admet qu'ils étaient d'abord réunis en un seul *codex* plus grand, qui a été divisé en deux volumes au début du XVIII[e] siècle. Il pré-

1. D'où la disparition du texte.

sente ensuite les différentes sections du texte. Dans la mesure du possible, les éditeurs et les scribes sont identifiés. Chaque section fait l'objet d'une discussion quant à son contenu et à l'époque de sa rédaction. L'auteur achève son introduction par une description des éditions antérieures du *Diarium Vadstenense*, des remarques sur les principes qui ont guidé la présente édition et sur certaines difficultés du texte. L'édition est complétée par des tables, des indices et un glossaire de vocables médiévaux.

Le *Diarium* de Vadstena, qui fut tôt un centre culturel possédant une importante bibliothèque, est le miroir d'une époque en plein changement historique et linguistique. Commençant avec Sainte-Brigitte, il nous montre l'abbaye à son apogée puis à son déclin. Son intérêt est de nous offrir un tableau de la Suède médiévale, avec sa vie de tous les jours et ses fêtes, les humbles préoccupations des moines et le spectacle des nobles et des grands. Sur les monotones notations quotidiennes se détachent des tableaux rares, comme la canonisation de Sainte-Brigitte.

Nous lisons avec plaisir et profit un ouvrage où la qualité de présentation est à la hauteur de la science et du travail.

Andrée THILL.

Poésie lyrique du Moyen Âge, Textes présentés et traduits par Pascale BOURGAIN, édition bilingue (coll. 10/18, n° 2009, Série « Bibliothèque médiévale » dirigée par Paul ZUMTHOR) : Paris, Bourgois, 1989, 364 pages.

Le lecteur curieux de découvrir les trésors de la poésie latine médiévale ne pouvait même plus disposer — l'ouvrage étant épuisé depuis des années —, du gros ouvrage d'amateur publié en 1971 par Henry SPITZMULLER chez Desclée ; ses traductions peu sûres et ses commentaires fantasques ne concernaient d'ailleurs que *La poésie latine chrétienne du Moyen Âge*. Ces plus de 2000 pages rendent encore des services peu contestables à qui a la chance de disposer d'un exemplaire de l'ouvrage. Mais le présent livre — six fois moins gros —, en dit plus, et mieux, que son prédécesseur ! Dans ce volume écrit pour le grand public, selon le dessein même de cette collection, bien des gageures sont en effet tenues... Depuis des années, M^me^ Pascale BOURGAIN, professeur de latin médiéval à l'École nationale des chartes, lit, pense, sent et vit ces œuvres trop longtemps abandonnées à un cercle étroit de spécialistes. Non contente de fréquenter ainsi ces poètes, elle est parfaitement au courant de l'ample bibliographie qui tend à reconnaître aujourd'hui leur valeur. Tant est surprenante la profondeur subtile d'une poésie qui, à première lecture, peut apparaître parfois simplette à des esprits accoutumés aux productions les plus élaborées de la poésie latine classique.

Il ne fallait pas seulement ce savoir et cette sensibilité, cette familiarité aussi, pour bien choisir et pour transposer en français avec tant de bonheur — et d'exactitude — des pièces aussi diverses, certaines bien connues, d'autres beaucoup moins. Par une cote bien taillée entre les exigences respectives des formes et des contenus, cette traduction, souvent ailée, résoud avec justesse et brio la quadrature du cercle poétique : dégager les intentions fréquemment multiples ou elliptiques de l'original, sans tomber pour autant dans la glose abusive et disgracieuse ; mais aussi, et surtout, laisser passer le souffle des mètres et rythmes latins, en les rendant intelligibles et sensibles à un lecteur français. On pourrait dresser une liste de désaccords sur le sens d'un mot, ou la « belle infidèle » de tels vers, de regrets sur tels noms propres inexpliqués ou sur quelques très rares erreurs, d'inévitables coquilles (revoir les titres allemands de la p. 24 pour la seconde édition !) ; l'auteur en sourirait, avec la juste conscience d'être toujours demeurée passionnément

fidèle à l'essentiel : faire franchir au lecteur la frontière impalpable, mais si réelle, entre deux univers poétiques, c'est-à-dire entre deux langues, deux cultures, deux sensibilités. Du latin à une langue romane, l'opération n'est pas plus aisée, elle l'est peut-être moins, tant la force des calques et des « faux amis » est fallacieuse, ainsi que de l'ancien français à notre langue actuelle. Les plus exigeants et les mieux initiés verront pourtant eux-mêmes que ce franchissement a été réussi au-delà de toute attente.

Le titre modeste du livre ne laissait pas prévoir l'ampleur et la qualité de ses pages d'introduction, générales ou particulières : le quart du livre offre ainsi une initiation savante, profonde, étincelante, à cet univers poétique. Le jolie plume agile de la traductrice est aussi à l'aise devant l'exposé alerte de problèmes techniques austères, que lorsqu'il s'agit de nous présenter ses amis de longue date : des hymnodes du haut Moyen Âge à l'Archipoète et aux goliards. Elle les juge d'ailleurs autant qu'elle leur est attachée; et d'abord, elle les comprend et les fait comprendre, avec un mélange d'enthousiasme et de lucidité acérée, adapté à ces personnalités parfois étranges ou même inquiétantes; c'est-à-dire pour nous, du moins à l'abord, assez étrangères. Ainsi nous est révélé le paradoxe de cette poésie : à la fois livresque et spontanée, violemment affective mais aussi réflexive, ouvrant les voies du lyrisme selon les thèmes et les humeurs, à mi-chemin des allusions savantes et des cris du cœur; très moderne par certains aspects, par d'autres plus éloignée de nous que ses ancêtres antiques.

Pour réaliser ce projet introductif, c'est de la spécificité de l'homme médiéval, de ses problèmes distincts selon les siècles et les conditions sociales des poètes, de sa culture variable, de sa conception particulière des fonctions de la création poétique, que ces pages entretiennent le lecteur. Il fallait une longue pratique de ces textes pour faire tenir en aussi peu de pages des vues aussi pénétrantes et des portraits aussi vifs, des esquisses aussi difficiles à réussir qu' « origine et développement historique » (un quasi-millénaire en 5 pages!). A un ordre global strictement chronologique, organisé ensuite par écrivains (c'était la formule de SPITZMULLER), l'auteur a plus suggestivement préféré un ordre thématique, simple et esquissé à grands traits. Ses cinq titres sont transparents et concis : le chant de l'homme devant Dieu, le chant de l'homme devant lui-même (je dirais maladroitement, pour faire entendre cette jolie formule : les hommes en soi et entre soi), Le chant vengeur, Le chant de l'instant savoureux, Le chant narquois (un homme irascible et sensuel, mais *risus capax*). Chacune de ces cinq introductions particulières a le double mérite de proposer des perspectives d'ensemble sur les variantes d'une thématique, mais, en même temps, de le faire avec le souci constant d'introduire précisément aux différentes pièces dont le texte et la traduction vont suivre ces pages.

Plus qu'une anthologie, donc, mais aussi et d'abord une anthologie, sous un format de poche qui rend inexcusable de ne pas lire ce livre jusque dans les transports en commun — en leur donnant ainsi plus noble sens —. On l'a compris : le recenseur souhaite vivement que ce *libellus aureus* se trouve bientôt entre les mains de tous les latinistes; d'autant plus qu'il procurera aux étudiants, et même plus particulièrement aux grands débutants, des textes souvent plus directement accessibles qu'une *Ode* ou une *Satire* d'Horace. Mais cette lecture, désormais indispensable aux médiévistes de toutes spécialités, l'est plus encore à tous les amateurs de poésie — et comment un latiniste ne le serait-il pas? —. Il trouvera ici le moyen de mieux comprendre, par différence, l'essence de la poésie classique, mais aussi de mieux percevoir les sources vives de sa propre culture, de sa mentalité, de sa personne. Tant il est vrai que, vers l'amont antique aussi bien que vers l'aval de la modernité, ce petit livre stimule les comparaisons. Entre jadis et aujourd'hui, il

propose le miroir d'une poésie de naguère, qui n'est plus antique, mais n'est pas encore moderne. Une telle poésie vaut certes par et pour soi; mais elle s'est trop longuement inscrite dans notre héritage culturel, pour que nous n'y reconnaissions quelque part de nous-même. C'est bien aussi l'une des convictions que Pascale BOURGAIN a le mérite de nous faire partager.

Puisse-t-elle nous conduire aussi, un jour prochain, vers les autres genres de la poésie latine médiévale. Elle contribuerait ainsi à développer chez nous, même dans le grand public, un intérêt croissant pour cette littérature médio-latine, alors que celle-ci est encore, dans nos Universités, injustement traitée comme une parente pauvre.

Jacques FONTAINE.

Storia e letteratura (Raccolta di studi e testi) 171 : Mathei Vindocinensis *Opera*, edidit Franco MUNARI, vol. III Ars Versificatoria : Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1988, 384 pages.

Mathieu de Vendôme, éduqué à Tours et à Orléans, enseigna dans la dernière partie du XII[e] siècle à l'école cathédrale de cette ville. Les quatre livres de cet *Ars versificatoria* qui constituent le tome III de ses œuvres complètes ne sont pas consacrés aux règles de la versification, mais à la rhétorique de la poésie, chaque règle ou définition étant illustrée d'exemples empruntés aux poètes antiques ou de poèmes en distiques élégiaques dus à Mathieu lui-même; livre I : définition du vers, de l'épithète, du « zeuma » (plusieurs propositions parallèles avec un seul verbe « en facteur commun »), de l' « ypozeusis » (chacune des propositions parallèles a son propre verbe), nombreuses descriptions de chacune quelques dizaines de vers (le pape, l'empereur, Ulysse..., Hélène, etc.); livre II : mots convenables pour la poésie, tels qu'adjectifs en *-alis*, *-osus*, *-atus*, etc., livre III : « scemata vel tropi vel colores rethorici »; livre IV : licences poétiques que ne doit pas se permettre un moderne. Les sources : Horace, *Ars*; Cic. *Inv.*; *Rhet. Her.*; Donat; Isidore. L'établissement du texte ne pose pas de problème; M. MUNARI a néanmoins dépouillé et utilisé dans son apparat tous les manuscrits; indiqué les sources et références; 3 appendices, 4 index dont un des noms propres de toute l'œuvre et un de presque tout le vocabulaire aussi de toute l'œuvre (pour lesquels M. Werner SIMON a aidé M. MUNARI) achèvent de faire de cette édition un travail exemplaire, indispensable désormais à l'étude de la poésie médiévale avant la grande coupure de l'âge scolastique.

Jacques CHOMARAT.

Guillaume Budé, *L'Étude des lettres, Principes pour sa juste et bonne institution* (De studio literarum recte et commode instituendo), Texte original traduit, présenté et annoté par Marie-Madeleine de LA GARANDERIE, avec les additions et corrections inédites de l'auteur, ouvrage publié avec le concours du Centre national des Lettres et de l'Association Guillaume Budé : Paris, Les Belles Lettres, 1988, 184 pages.

Budé doit sa juste gloire à ses travaux d'érudition et à son rôle dans la création du Collège royal. Mais il est aussi l'auteur vers la fin de sa vie d'ouvrages d'un autre genre, de pensée et de doctrine, tel ce *De Studio* publié en 1532, alors qu'il a soixante-quatre ans. Qu'on ne s'attende pas sur la foi du titre à de la pédagogie, à des réflexions sur méthodes et programmes. Budé se tient plus haut et disserte des rapports entre ce qu'il appelle, avec des nuances, arts libéraux, sciences humaines,

philosophie, encyclopédie (*eruditio circularis*), bonnes lettres, c'est-à-dire la littérature antique, latine et surtout grecque, et d'autre part la sagesse chrétienne. Celle-ci vient remplacer celles-là dans la vie individuelle comme dans l'histoire de l'humanité. Budé reproche aux théologiens du proche passé (*nuper*) d'avoir été ennemis de l'éloquence ; mais les lettres antiques, païennes, ne doivent pas servir à l'impiété par un retour au polythéisme ; les œuvres qui ne s'accordent pas avec la vraie religion (il ne précise pas lesquelles) on ne les lira que *in transcursu iuuentutis et ueluti contemptim* (l. 1264), puis on les rejettera et chacun consacrera sa vieillesse à la recherche du bien suprême, la contemplation des vérités chrétiennes. Budé avance non point par raisonnements, mais par images et mythes empruntés à la fable grecque : Hercule, Prométhée, les Muses, Minerve, surtout Mercure — le dieu de l'éloquence et aussi l'Hermès Trismégiste. Il insère des citations, parfois de plusieurs pages, traduites du grec : l'apologue de Prodicos [1], des extraits des *Lois*, de la *République*, du *Protagoras*, du *Phédon* (confondu avec le *Phèdre*), de la *Vie d'Apollonius*, mais, sauf erreur, jamais une seule citation de l'Écriture, des Évangiles, des Épîtres, bien que saint Luc et saint Paul soient nommés. N'est-ce pas paradoxal ? moins qu'il ne semble d'abord, car Homère par exemple serait tout nourri de Moïse : la fable d'Eurysthée et d'Hercule est inspirée de l'histoire de Jacob et d'Esaü dans *Genèse*, XXVII [2]. Un thème moins pieux, mais aussi important, traverse l'ouvrage : la prière répétée à François Ier d'être un bon Mécène, mieux, un Auguste pour les lettres. Plus originale l'idée maintes fois effleurée [3], jamais approfondie, que la ville est corruptrice ; il y a comme un désir de retraite au désert ; Budé semble avoir oublié l'urbanité et la politique. Au total une pensée assez floue et sans rigueur. Il s'en prend aux novateurs religieux de manière si vague que cela pourrait convenir aussi bien aux luthériens, aux zwingliens, etc., bref aux Réformés en général ; seule une note manuscrite marginale nous apprend qu'il vise uniquement les partisans de Karlstadt [4]. Il défend la doctrine orthodoxe, mais quel est son contenu ? aucune allusion aux Béatitudes, à la charité, à l'amour du prochain — non plus qu'aux cérémonies, aux rites, aux sacrements, à rien de précis. Ce sont des raisons esthétiques qui font rejeter tout détail concret, description, récit, scène, portrait que Budé considère comme incompatibles avec la grandeur. Point de maxime non plus ou de pointe, mais des phrases amples, majestueuses, où le mot propre est le plus souvent évité, remplacé par une allusion ou un équivalent païen jugé plus noble ; Budé évoque la corruption des princes de l'Église, des Souverains Pontifes ; ce mot, celui de tiare même, sont remplacés par la périphrase *sanctissimi... apicis* (l. 1428) ; malgré ses éminentes qualités la traductrice se laisse parfois prendre au piège de ces impropriétés voulues : *stygius institor voluptatum* (l. 1220) ne saurait être « le colporteur des voluptés du Styx », mais « le stygien marchand de plaisirs », l'infernal Tentateur, Satan ! Les *theatralibus prosopopoeiis* (l. 1433) où sont raillés les grands de l'Église ne sont pas « des tirades de théâtre », mais des « prosopopées » et la périphrase désigne manifestement (selon moi) l'*Éloge de la Folie*. L. 388 *(la décision de la Sorbonne) patrum conscriptorum maiestatem praeferebat censuraeque supercilium* est rendu par « renvoyait à l'autorité du Parlement et à sa censure sourcilleuse » ; non, mais

1. L. 103 *corpulentioris habitudinis et simpliciter educatam* écrit Budé pour τεθραμμένην... εἰς πολυσαρκίαν τε καὶ ἀπαλότητα (*Mémorables*, II, 1, 22) ; c'est donc qu'il lit : ἀπλότητα.

2. Pour donner tout son sens à ce rapprochement (l. 1505 sq.) il faudrait ajouter que l'épisode de Jacob et Esaü est lui-même considéré comme une allégorie des élus et des réprouvés (*Rom.*, 9, 13 sq.) ; autre « emprunt » d'Homère à la Bible : la description *noxae aut offensae*, c'est-à-dire d'Atè (*Iliade*, 9, 505 sq. ; 19, 91 et 129 sq.), *aut* ayant ici le sens de *vel* (l. 1500).

3. Lignes 61-63 ; 1686-1687 ; 1697-1698 ; 1731 ; 1910-1911 ; 1942-1943.

4. A la hauteur de l. 1415.

« manifestait une majesté de Pères conscrits et un orgueil de censeurs » : les théologiens ont agi comme s'ils étaient le Sénat de la Rome républicaine et en même temps des émules de Caton, plus prosaïquement : ils se sont mêlés de problèmes qui relèvent de l'autorité royale, la seule qui ait droit en France au titre de majesté ! Peut-on dire que « le polythéisme... tomba jadis dans l'athéisme »; *polytheiam, quae pro atheia quondam (...) fefellit* (l. 1275), c'est plutôt : « le polythéisme qui avant l'athéisme jadis induisit en erreur », l' « athéisme » étant au XVI[e] siècle toute doctrine religieuse que l'on rejette, comme l'avait montré Lucien Febvre [5]. Ailleurs le texte de Budé est inintelligible tel quel : *in rationalis et in moribus* (l. 66); *dialogi(...) doctae (...)meditantur esse* (l. 395-400). On ne fera pas grief à M[me] de LA GARANDERIE d'avoir fermé les yeux sur ces inadvertances de Budé. On doit lui être reconnaissant de son travail de pionnier, des brillantes qualités littéraires de sa traduction, éloquente sans lourdeur, de son introduction, de ses notes copieuses indispensables. On lui tiendra encore moins rigueur de son admiration pour celui à qui elle a consacré sa thèse; mais on peut ne pas partager cette admiration. « La netteté est le vernis des maîtres » dit Joubert; Budé manque singulièrement de netteté.

Jacques CHOMARAT.

Histoire littéraire.

CATO, *De Agricultura, Fragmenta omnia seruata*, Liste de fréquence, Relevés grammaticaux, par Gérard PURNELLE (Série du Laboratoire d'Analyse statistique des langues anciennes, fasc. 15) : Liège, C. I. P. L., 1988, XXIII et 292 pages.

Mettant à la disposition des chercheurs un *Index uerborum* de l'ensemble des textes conservés de Caton, cette nouvelle publication du C. I. P. L. de Liège est également enrichie (caractéristique commune aux travaux de cette série) par une documentation lexicale et grammaticale : liste de fréquence des lemmes, liste des verbes subordonnés, tableaux grammaticaux... Les éditions de référence sont : pour le *De agricultura*, celle de R. GOUJARD (Les Belles Lettres, Paris, 1975); pour les *Origines*, celle de M. CHASSIGNET (Les Belles Lettres, Paris, 1986); pour les *Discours*, celle de H. MALCOVATI (*Oratorum Romanorum fragmenta...*, Torino, 1976). S'agissant des fragments, G. PURNELLE utilise l'édition d'H. JORDAN (Leipzig, 1860) et indique n'avoir « pris en compte que les fragments textuels, c'est-à-dire ceux qui sont expressément cités par la source ancienne tels qu'ils apparaissaient dans le texte de Caton et sous la forme d'un discours direct » (p. V-VI). Des tables de concordance sont présentées dans l'Introduction pour la numérotation : des fragments des *Discours* — dans les éditions de H. MALCOVATI et de M. Th. SBLENDORIO CUGUSI (Torino, 1982) —; des fragments cités par H. JORDAN, par H. PETER (Stuttgart, 1967) et par P. CUGUSI (Torino, 1970); des sept fragments du *Discours sur les Rhodiens* — dans les éditions de H. MALCOVATI, de M. CHASSIGNET, de M. Th. SBLENDORIO CUGUSI, de H. PETER et de G. CALBOLI (Bologna, 1978). Figurent encore dans l'Introduction : un rappel des méthodes d'analyse informatique du Laboratoire de Liège; une présentation de l'économie générale de l'ouvrage; quelques suggestions sur les possibilités de son exploitation.

Par l'ensemble des informations fournies, par sa qualité typographique, par la

5. *Le problème de l'incroyance au XVI[e] siècle*, I[re] partie, l. I, ch. II, § 6. — Un détail encore l. 313-315 : le laurier et la vigne qui brûlent sont remarquables non par l'éclat de leur flamme, mais par son crépitement, son bruit; voir d'après Diogenianus l'*Adage* 1622 d'Érasme *clamosior lauro ardente*.